

impression sur son esprit. En passant d'une religion à l'autre , il est naturel qu'il fût quelque tems indécis. Il ne tarda pas cependant à se déterminer , & les passions furent en lui le principal organe de la conviction. Le Cardinal de Retz en a déterminé l'instant critique ; mais il l'a fait avec d'autant moins de certitude , que le parti auquel se rangea le Profélite ne voulut pas s'en faire honneur. Il suffit de dire qu'avant que de monter sur le trône il avoit fait un choix. La répugnance qu'il marqua toujours à épouser des Princesses Allemandes , les railleries qu'essuyèrent de sa part les Protestans zélés , sa conduite dans ses maladies , mille autres circonstances où son cœur s'ouvrit malgré lui , décélérent son changement. S'il composa en faveur de la cause qu'il avoit embrassée les deux écrits qu'on trouva dans sa cassette , & que son successeur publia , il est moins surprenant qu'il ait choisi le sujet qui lui procuroit une douce tranquillité , qu'il ne l'est que peu disposé à écrire quoi que ce soit , il ait pu se résoudre à le faire avec tout l'appareil d'un Casuiste.

II. Ce qu'on reproché le plus à ce Prince , c'est sa profonde dissimulation. Rarement la nature humaine observe-t-elle un juste milieu. Plus Charles II eut lieu de

se contraindre, & plus il est excusable d'en avoir poussé l'habitude trop loin. En France il eut des raisons pour dissimuler des injures & des mépris : il eut en Angleterre des raisons pour cacher de même des ressentimens & des dégoûts. Un Roi sur le trône a d'aussi violentes tentations de se déguiser qu'un Monarque en exil. Ses excès dans cet art le lui rendirent inutile. Son visage trahit souvent les secrets de son cœur, & l'on en croyoit ses yeux plutôt que sa bouche. Tout le monde eut été sur ses gardes, si comme le dit ingénieusement notre Auteur, la bonne opinion que les hommes ont d'eux-mêmes n'entretenoit la société.

III. Les amours de ce Roi furent les efforts du tempérament. Il préféra les conquêtes durables. Il céda à l'influence, dirai-je, ou à l'importunité de ses maîtresses, choisit par leurs yeux, pouvant le faire par les siens, & ne se vengea de leur confiance qu'en l'imitant lui-même. Une passion réelle ne pardonne point l'ombre d'une infidélité. La nature plus traitable suggère qu'un rival n'enlève que le cœur, & qu'il laisse tout le reste.

Dans les dernières années de sa vie, Charles n'eut plus d'inclinations, mais ses liens étoient devenus trop forts pour les

rompre. Un homme qui a beaucoup de secrets , doit des ménagemens extrêmes à qui il les a confiés. La chambre des maîtresses de Charles étoit véritablement celle du cabinet , & il en agissoit dans ses conseils comme dans ses repas ; il paroissoit en public à la table de la Reine , & soupoit dans l'appartement dérobé.

IV. Les Ministres de ce Prince n'étoient pas mieux traités que ses maîtresses. Il s'en servoit sans les aimer , & ne se livroit pas plus à eux qu'ils ne s'attachoient à lui. Ses récompenses n'étoient abondantes qu'à mesure que les choses qu'il exigeoit étoient déraisonnables , & il se souvenoit du moins des fautes autant que des services. L'empire passager que quelques personnes purent avoir sur lui fut dû à sa mollesse , & pour éviter l'embarras il souffrit d'être éclipsé. Son frere fut son Ministre , & il fut jaloux de son frere. En l'élevant il aimoit à le voir déprimé. Le Duc d'Yorck regnoit au Conseil , & on le jugeoit au petit souper. La disposition du Monarque à écouter les rapports tenoit ses Conseillers dans la crainte. Jamais il ne se fia assez à un homme ou à un parti pour n'avoir pour lui rien de caché ; & si par cette défiance il se vit moins bien servi , peut-être fut-il moins exposé à être trompé. Le Con-

seil, le cabinet & la ruelle avoient des Ministres particuliers ; mais le dernier appel étoit à la ruelle. Le Roi vouloit qu'on lui déguisât les affaires comme les remèdes, sous une enveloppe agréable ; ses plus graves Ministres s'accommodoient à son humeur , & devenoient pour lui plaire les plus grossiers bouffons.

V. L'esprit de ce Prince consistoit principalement dans sa sagacité à saisir les ridicules. Il oublioit en raillant les égards d'un homme poli , & aimoit à parler plus que le jugement n'eût dû le lui permettre. La nature de ses goûts se manifestoit dans ses conversations , & il fit à la fin par coutume ce qu'il avoit d'abord fait par choix. Sa maniere de conter étoit agréable , mais il abusoit de sa facilité. Il aimoit les gens d'esprit , & souffroit volontiers ceux qui en manquoient. Son affabilité fut un effet de l'art autant que de la nature ; mais l'habitude la lui rendit naturelle , sans y joindre la sincérité qui la lui auroit rendue plus utile.

VI. Le goût de Charles II pour la Méchanique , le porta à cultiver l'étude de la marine , des fortifications , &c. Il auroit pû se fixer aux affaires , s'il s'étoit moins livré aux plaisirs. La chaîne de sa mémoire surpassoit celle de ses pensées. L'âge rendit

le Prince économe de son tems. Il avoit ses heures pour ses affaires , pour ses exercices & pour ses plaisirs. Souvent il agissoit comme particulier contre ses intérêts en qualité de Roi , & il partageoit avec ceux qui s'engraissoient à ses dépens. Il ne fut ni avare ni libéral : il n'acquiesça point pour s'enrichir , ni ne donna pour obliger. L'amour du repos , le soin de sa santé , devinrent ses passions favorites ; mais il ne choisit pas toujours la meilleure voye pour les conserver. En un mot , ce Prince eut plus de talens que de vertus , & dur plus à la nature qu'à la lecture ou à la réflexion.

Telle est l'idée que Mylord Halifax nous donne de son maître ; mais ce maître fut son ami , & après l'avoir peint , il s'attache dans sa conclusion à adoucir les traits trop forts de son pinceau. Comme Prince , dit-il , & comme Prince malheureux , Charles mérita l'indulgence de tout homme qui a des sentimens. Il ne fut ni aigri par ses revers , ni enflé par sa prospérité. Si tous ceux qui eurent ses foiblesses pleuroient sur son tombeau , il n'y en auroit point de plus honoré ; & si ceux - là seuls qui en sont exempts jettoient la pierre contre lui , la grêle ne seroit pas abondante. Ce qu'un Philosophe qualifie-

roit

roit d'un nom plus dur , sera par des hommes plus foibles , appelé douceur de tempérament & épanchement de bonté. S'il manqua de fermeté , cherchons-en la cause , cherchons-en du moins l'excuse dans le desir d'être heureux , & de rendre tels ceux qui l'approchoient. S'il abandonna ses favoris , étoient-ils dignes qu'il les soutint ? Quel particulier le blâmeroit d'avoir connu l'amour ? quel Prince d'avoir dissimulé ? Il gouverna mal ses sujets ; mais ses sujets étoient-ils propres à être mieux gouvernés ? Le sort d'un Roi est plus digne de pitié que d'envie , & celui-ci a mérité qu'on couvrît de fleurs plutôt qu'on n'aggravât les fautes qu'il a commises. Que sa cendre royale repose donc avec tranquillité à couvert de reproches cruels , qui s'ils ne sont pas entierement injustes , sont du moins fort indécens.

Le portrait dont je viens de donner une idée , ne fait qu'une partie de l'ouvrage entier. Le reste consiste en maximes rangées sous trois classes générales , & divisées sous plusieurs titres particuliers. Elles me paroissent en général renfermer les mêmes idées qu'on a vûes dans le portrait. C'est un courtisan qui fait la saryre de son siècle , mais qui la fait en badinant. C'est un homme né pour la liberté , qui

E

98 MERCURE DE FRANCE.
décourage ceux qui se flattent d'en avoir.
C'est enfin un homme d'esprit, qui sent
trop qu'il en a, & qui s'attache plus à ex-
primer finement ses pensées, qu'à en avoir
de nouvelles ou de solides. Tâchons de
justifier ces trois traits par le choix de
quelques-unes des pensées de notre Au-
teur.

» Dans un âge corrompu, l'entreprise
» de régler le monde causeroit le plus
» grand désordre.

» Le tems a couvert d'un voile les fau-
» tes des siècles passés; nous y verrions
» sans cela les mêmes difformités que nous
» condamnons à présent.

» Nos vices & nos vertus s'allient ensem-
» ble, & produisent des enfans qui leur
» ressemblent.

» Ce sont les hommes qui sont les nerfs
» de la guerre plutôt que l'argent.

» Ni le Roi ni le peuple ne s'accommo-
» deroient à présent de la constitution ori-
» ginale sans aucune variation.

» La prérogative des Rois doit être aussi
» claire que l'obéissance des peuples.

» Cette prérogative est un dépôt.

» La raison de toute loi est que la vo-
» lonté d'aucun homme ne soit une loi.

» Le pouvoir qui pourroit détruire tou-
» tes les loix, ne peut avoir été établi par
» elles.

» Le Prince qui perd son peuple , perd
» ce qu'il ne peut plus gagner.

» Si un homme seul avoit le pouvoir de
» se faire justice d'un dépositaire infidèle ,
» il ne manqueroit pas de le faire. Cette
» pensée bien digérée préviendroit en
» grande partie l'invasion des libertés.

» Si les enfans choisissent un maître
» d'école , ce seroit celui qui ne les châtie-
» roit point ; il en seroit de même si les
» Courtisans choisissent un Ministre.

» Ils demanderoient un grand nombre
» de jours de fêtes , rejetteroient les ver-
» ges , & voudroient qu'on leur permît de
» voler les vergers. Il n'y a qu'à faire le
» parallèle.

» Un homme qui a la patience d'aller
» pas à pas , en séduira un beaucoup plus
» sage que lui.

» Le peuple ne croiroit point du tout en
» Dieu , si on ne lui permettoit d'y croire
» mal.

» Ceux qui se disent de la maison du
» Tout-puissant , devroient montrer par
» leur vie qu'il a une famille bien réglée.

» Les disputes de la plupart des hommes
» sur la religion , ressemblent aux querel-
» les de deux rivaux pour une Dame , dont
» ni l'un ni l'autre ne se soucie.

» Un vieillard qui connoît le monde ,

» sent qu'il en est connu , & cette pensée
 » le rend réservé.

» C'est une grande arrogance à un hom-
 » me de s'enivrer , parce qu'il se montre
 » fans masque.

» Un homme a trop peu de feu , d'esprit
 » ou de courage , s'il n'en a pas quelque-
 » fois plus qu'il ne devoit.

» Le bruit d'une grille qu'on gratte , n'est
 » pas plus désagréable que le jeu de mots
 » pour un homme de bon sens.

» L'homme qui *emprunte* ses opinions ,
 » ne *paye* jamais ses dettes.

» On n'est *sauvé* dans ce monde que par
 » le manque de *foi*.

Ces deux dernières maximes suffisent
 pour juger combien l'illustre Auteur avoit
 profité de celle qui les précède.

Le mot de l'Enigme du Mercure de Juil-
 let est *Escalier*. Celui du Logogryphe est
Thermometre, dans lequel on trouve *reméré*,
therme, *or*, *mort*, *remore*, *météore*, *théo-*
rême, *homme*, *tertre*, *Romé*, *Morée*, *mo-*
zet, *Héro*, *terre*, *orme*, *rôt*, *Ô*, *tremor*,
-temere; *morte*.





ENIGMES EN VAUDEVILLES.

Air : A notre bonheur l'Amour préside.

ON me donne pour sceptre à l'enfance ;
 J'appaise ses cris dans le berceau ;
 J'amuse , j'occupe l'indolence ;
 De l'air je tiens mon droit le plus beau ;
 Chasseur & berger , le larron même
 Dans leur crainte extrême
 M'employent souvent ;
 Parmi les roseaux l'on croit m'entendre ;
 C'est à moi de prendre
 Des leçons du vent

Air : Cet oracle est plus sûr , &c.

De Melpomene & de Thalie
 Je suis l'effroi , l'ignominie :
 Mes sons impérieux ébranlent leurs états :
 Du goût quand j'y prends la défense ,
 Adieu l'Acteur & sa constance ;
 Mon oracle est plus sûr que celui de Calchas.



E ii)

A U T R E

Air du Menuet d'Exaudet.

A U vieux tems
 Où contens ,
 Vos bons peres
 Des toisons de leurs brebis
 Se formoient des habits
 Que leur filoient vos meres ,
 A mon ton
 Ofoit-on
 Rendre hommage ?
 Je n'avois pas un autel ;
 L'âge d'or , pour moi quel
 Sot âge !
 Les besoins & l'industrie ,
 Le goût , même le génie
 En naissant ,
 Chez le Grand
 Me placèrent ;
 La bruyante vanité ,
 Et la frivolité
 M'aiderent.
 Le nouveau
 Toujours beau
 M'intéresse ;
 Un petit Rhinoceros
 Fait Isis à Paphos

Par inpromptu, Déesse.

De la Cour

Droit je cours

A la ville,

De là, craignant d'y vieillir,

En province mourir

Tranquille.

*Par une société de Dames,
de Laval au Maine.*

LOGOGRYPHE.

LA fureur des humains a causé ma naissance,
Et certains animaux ajoutent à mon enfance :
De leur dépouille on me forma long-tems.
Mais bientôt l'industrie animant la prudence,
Vint reformer mes descendans.
La vanité nous fit une parure ;
Lors sur ma forme & ma figure
On décida du mérite des gens.
Un Dieu m'a fait ; & même une Déesse
Des humains me fit la terreur,
En m'habillant. Depuis par la noblesse
Je suis pris à titre d'honneur,
Qui des rangs différens peut désigner l'espece.
Mon usage jadis étoit d'un grand secours ;
Des malheureux mortels je défendois les jours.

E iij

104 MERCURE DE FRANCE.

A présent à ma résistance
Vainement auroit-on recours ;
Aussi m'a-t-on négligé pour toujours.
Des services souvent telle est la récompense.
De huit lettres je suis ; & si tu me sépares ,
Tu trouveras par ta division
Trois instrumens , un fleuve du Ténarez ,
Un supplice , une passion ,
Ce qu'à regret l'écolier montre au maître
Pour souffrir la correction.
Ce qu'un esclave à la fois ne peut être .
Une parure au col , un animal cornu ,
La femelle d'un pied fendu ,
Une ville de Normandie ,
Ce que la nuit ne peut souffrir ,
Et qui n'est pas fait pour dormir ;
Du corps la plus noble partie ,
Un Evangéliste , un métal ,
Une couleur , plus un ton musical ;
Ce qu'un Mouffe avec art sçait replier & tendre.
Un crime pour lequel un coupable on fait pendre
Une Muse , une plante , un poids.
Un insecte rempant qui loge dans le bois ,
Ce que souvent demande un hydropique ,
Une figure en tout géométrique ,
Qu'à l'élipse on compare peu ;
Ce qu'après la poudre on applique
Lorsque l'on charge un arme à feu ;
Le pere de Saturne , & le fruit pacifique.

Enfin ce que je brûle , en t'écrivant , Lecteur

Bon soir. Adieu , de tout mon cœur.

Par M. G. L. K. n. r.



NOUVELLES • LITTERAIRES.

LA vérité de l'Histoire de l'Eglise de Saint Omer, & son antériorité sur l'Abbaye de S. Bertin , ou réfutation de la dissertation historique & critique sur l'origine & l'ancienneté de l'Abbaye de S. Bertin , &c. imprimé par ordre de M. l'Evêque & du Chapitre de l'Eglise de Saint Omer. *A Paris*, chez le Breton, rue de la Harpe, 1754, in-4°. 1. vol.

Il parut en 1739 une dissertation historique & critique sur l'origine & l'ancienneté de l'Abbaye de S. Bertin & sur la supériorité qu'elle avoit autrefois sur l'Eglise de Saint Omer. L'ouvrage qu'on y oppose aujourd'hui , nous a paru plein de recherches , de très-bonnes discussions , & d'une logique à laquelle il ne sera pas aisé de répondre.

TRAITE' physique & historique de l'Aurore boréale ; par M. de Mairan. Seconde édition , revue & augmentée de plu-

E v

106 MERCURE DE FRANCE.
sieurs éclairciffemens. *A Paris*, de l'Imprimerie royale, 1754. in-4°. 1. vol.

L'ouvrage célèbre dont nous annonçons une nouvelle édition, est rempli de ces recherches profondes, de ces observations sûres, de cette Logique exacte, de ces discussions pleines de sagacité, de cet ordre, de cette méthode, de cette élégance qui caractérisent le grand Physicien qui en est l'Auteur. Les éclairciffemens qu'il a ajouté à son traité, & qui en forment presque la moitié, rendront curieuse & précieuse la nouvelle édition.

OBSERVATIONS sur l'Histoire naturelle, dédiées à Mgr le Garde des Sceaux, Ministre d'Etat, Contrôleur général des Finances. Par M. Gattier, de l'Académie des Sciences & Belles Lettres de Dijon, & Pensionnaire de Sa Majesté. Tome premier, contenant la Zooténéfie, année 1753. *A Paris*, chez De Laquette, rue S. Jacques. 1754. in-12. 1. vol.

LE Chrétien fidele à sa vocation, ou réflexions sur les principaux devoirs du Chrétien, distribuées pour chaque jour du mois, & utiles pour les retraites. Avec le tableau d'un vrai Chrétien, composé de passages choisis des SS. Docteurs de l'E-

glise. *A Paris*, chez *Lottin*, rue S. Jacques, 1754. in-16. 1. vol.

Ce livre plein d'onction, & dans les bons principes, ne peut manquer de réussir.

DICTIONNAIRE apostolique à l'usage de MM. les Curés des villes & de la campagne, & de tous ceux qui se destinent à la chaire. Par le P. Hyacinthe de Montargon, &c. Tome sixième. *A Paris*, chez Augustin-Martin *Lottin*, rue S. Jacques, 1754.

Cet ouvrage qui se trouvoit chez plusieurs Libraires, ne se vend actuellement que chez *Lottin*, qui en a acquis le privilège. Le volume que nous annonçons, est le dernier de la morale. Les six volumes suivans comprendront les Mysteres, Pannegyriques, Fêtes de la Vierge, Homélies de Carême, quelques sujets particuliers. Le treizième formera la table générale. Chaque volume se vend séparément 5 liv. 4 sols en feuille. Nous répétons avec plaisir que le Dictionnaire apostolique a du succès, & qu'il le mérite.

Le même Libraire vend les livres à l'usage du Diocèse de Paris, selon les nouveaux Missel & Breviaire, imprimés depuis 1736.

LA taille latérale s'exécute-t-elle plus sûrement & plus facilement avec l'instrument connu sous le nom de lithotome caché ? Question medico-chirurgicale proposée dans les écoles de la Faculté de Médecine de Paris, le 25 Avril 1754. Par Henri Jacques Macquart, &c.

L'événement dont nous rendons compte, prouve la célébrité de la méthode du Frere Cosme ; & ce que nous allons copier de M. Macquart montre quelle est l'opinion de cet habile Médecin.

La taille considérée, dit-il, dans toutes ses parties, renferme tout l'objet de la Chirurgie, puisqu'elle embrasse ses trois sortes d'opérations ; elle divise, elle extrait, enfin elle réunit & conglutine les parties séparées. Si le lithotome caché remplit ces trois points d'une manière supérieure, elle mérite la préférence sur les autres.

Examinons-le d'abord par rapport au premier point, qui est la division. Dans la taille il faut diviser certaines parties, mais de façon qu'on ne coupe précisément que ce qu'il faut couper, & qu'on ne touche pas ce qu'on doit respecter ; mais les parties qu'on peut couper impunément, se trouvent malheureusement si voisines de celles dont il faut s'éloigner, que l'Artif-

te le plus habile court souvent risque de les offenser sans le sçavoir ou sans le vouloir , puisque ce n'est que par le raisonnement qu'on peut déterminer la route que doit suivre le scalpel : voilà les inconvéniens de l'appareil latéral, de celui-même qui est corrigé. Voyons présentement si ces inconvéniens sont moindres dans notre méthode , & peuvent s'éviter plus aisément. Pour cela mettons sous les yeux la maniere dont agit l'instrument que nous proposons. Mais auparavant il est à propos de dire quelque chose de la situation du malade , laquelle nous avons déjà indiqué devoir être parallele à l'horison , & cette situation pour laquelle nous nous déterminons , est fondée sur ce que la vessie prend & change de figure , suivant les différentes positions du corps. Lorsque le tronc est dans une situation verticale , la masse des intestins alors chasse en bas , repousse la vessie dans le fond du petit bassin : si elle est pleine , elle formera au-dessus des os pubis une faillie plus ou moins considerable , elle y souffrira même un certain étranglement ; si au contraire elle est vuide , elle tombe & s'affaisse sur elle-même , forme des' poches , des rides & des plis qui ne se présentent que trop souvent à la tenette ou à l'instrument. Que

110 MERCURE DE FRANCE.

le corps soit placé horizontalement , la vessie moins gênée garde sa place , & occupe le plus d'espace qu'elle peut.

Le malade étant assujetti dans la situation horizontale , l'instrument introduit de là maniere que nous l'avons prescrit , & placé comme il faut , sa courbure appuyée contre les os pubis qu'elle regarde , & sa convexité ou la partie tranchante tournée vers le bas de l'incision extérieure , examinons avec attention ce qui se passe , & nous verrons que sous quelque angle qu'on le tire ouvert de dedans au dehors , il ne peut couper aucune partie dont la section soit suivie de quelques dangers. * 1°. La courbure de l'instrument appliqué contre les os pubis , comme sur un point d'appui , soutient par son extrémité saillante & moufle le fond de la vessie , dans le cas où il y auroit risque que ce fond pût s'avancer jusques dans le col ; cette même languette éloigne en même tems le côté droit de la vessie , qu'elle empêche de se jeter sur le côté gauche , & cela d'autant plus sûrement que la vessie est dans un état qui n'est pas bien éloigné de sa position naturelle : alors la lame s'éloignant

* On sent bien qu'il faut avoir égard aux différents âges.

de la gaine , plus ou moins , selon l'intention de l'opérateur , va de droite à gauche , où elle ne trouve l'interposition d'aucun corps , où elle ne rencontre ni plis ni rides. Tirée ainsi toute ouverte & selon la direction de la playe extérieure , elle coupe , non ce qu'elle touche , mais ce qui lui résiste ; mais les seules parties qui offrent une résistance sous la prostate , le col de la vessie & une portion du bulbe de l'urethre , aussi seront-elles coupées parfaitement.

La prostate étant ainsi coupée net , & d'abord & sûrement par sa partie intérieure qui est celle qui est la plus dure & qui résiste avec plus de violence , les doigts de la tenette trouvent vers la vessie un chemin par où ils entrent , & d'où ils sortent sans délabrement. Cette section nette & parfaite de la prostate prévient ces phlogoses , ces suppurations , tous ces symptômes dangereux & si souvent mortels qui suivent les contusions , ou les dilatations forcées de ces parties , &c.

Dans une méthode qui ouvre un chemin tel que celui-là , la seconde partie de l'opération , ou , ce qui est la même chose , l'extraction de la pierre ne peut manquer de se faire heureusement.

Il ne nous reste plus qu'à examiner

notre opération dans la troisième partie , qui est la synthèse , ou la guérison de la playe. Pour amener ces sortes de playes à cicatrice , on a coutume d'y appliquer des plumaceaux chargés de baume , d'onguent , & d'autres drogues , par lesquels on veut exciter la suppuration ; de plus on a soin de lier la playe avec des bandes qui doivent contenir tout cet appareil. Nous bannissons sévèrement de notre méthode ce traitement ordinaire ; notre playe simple & sans contusion doit être abandonnée à elle-même : * l'urine & les corps étrangers qui pourroient être dans la vessie , doivent s'échapper par la playe , sans que rien les retiennent ou les fassent séjourner : les bandes , les emplâtres , & tout cet attirail nuisible les retiendroient , & exciteroient infailliblement au dedans

* M. Rawet , avant lui le F. Jacques , se conduisoient de même après l'opération , ils abandonnoient la playe à elle-même sans y rien mettre dessus : mais ni l'un ni l'autre n'ont dit ni enseigné pourquoi ils en usoient ainsi. L'Auteur de la nouvelle méthode est réellement le premier qui ait appris & montré que dans le cas présent , non seulement les pansemens étoient inutiles , mais qu'ils étoient dangereux ; & cette omission de pansemens fait une partie de l'essence de sa méthode. Les pansemens sont-ils bien nécessaires dans les méthodes ordinaires ?

& au dehors de la playe ces accidens si communs & si ordinaires aux opérations de la taille, & dont on doit souvent encore plus accuser le traitement que la manœuvre de l'opération.

L'opération faite, nous remettons promptement le malade dans un lit bien chaud, dans lequel on a mis une alaise pour recevoir le sang & les excréments; nous avons soin de lui faire tenir les genoux approchés pendant tout le tems de la curation; on lui fait prendre d'abord beaucoup d'eau tiède; ensuite on lui donne des boissons adoucissantes, comme l'eau de veau ou l'eau de poulet. La guérison se fait ainsi promptement, en plus ou en moins de tems, selon la grandeur de l'incision, de l'âge, & le tempérament du malade.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici, pourroit être regardé comme de simples conjectures, si nous nous dispensions de l'appuyer de preuves convaincantes. Mais les expériences sont les seules qu'on ne peut recuser, & qui décident souverainement en médecine; & c'est aussi à l'expérience que nous en appellons. Qu'on porte notre instrument sur un cadavre, dans la vessie duquel on aura mis une pierre, on verra que par le chemin qu'on se fera faire suivant notre méthode, on entrera sans